

HOMÉLIE 6

«Commencerions-nous encore par nous recommander nous-mêmes ? Avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation auprès de vous, ou bien de vos propres lettres ?»

1. Ce que d'autres devaient lui reprocher, de s'exalter lui-même, il le met en avant. Et cependant il avait usé déjà de grandes précautions; il avait dit : «Qui donc est capable d'un tel ministère ? Nous parlons en toute sincérité;» mais il juge que ce n'est pas assez. Telle est sa coutume; il craint par-dessus tout de dire quelque chose à son avantage, il fuit ce travers avec horreur, il en redoute même l'apparence. Vous pouvez, d'après cela, comprendre la grandeur de sa sagesse. Il a fait un si magnifique tableau d'une chose cependant bien lugubre, des tribulations, il les a représentées sous un jour si splendide, que de ce qu'il a dit naît l'accusation qu'il réfute. Il y reviendra, même à la fin. Après avoir énuméré mille dangers, les insultes, les oppressions, les angoisses et les autres épreuves subies, il poursuit en ces termes : «Ce n'est pas que nous voulions nous recommander, c'est à vous que nous offrons un sujet de gloire.» Il exprime avec force le même sentiment, avec une consolation plus grande. C'est le langage de la charité. Il Avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation ?» Ici les paroles ont une grande portée : chacune a son intention et son utilité. «Nous n'allons pas nous recommander de nouveau, nous vous offrons un sujet de gloire.» Et plus loin : «Pensez-vous que nous nous excusons auprès de vous ? Nous parlons devant Dieu dans le Christ. Je crains bien qu'en arrivant je ne vous trouve pas tels que je vous voudrais, et que vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas.» (II Cor 12,19-20) C'est pour éviter tout soupçon de flatterie, d'ambition ou de vaine gloire, qu'il parle ainsi : «Je crains bien qu'en arrivant je ne vous trouve pas tels que je vous voudrais, et que vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas.»

Ce langage implique de nombreuses accusations; ce n'était pas la même chose au début, la douceur y respirait davantage. Que veut dire Paul ? Il a d'abord parlé des épreuves et des périls, il a déclaré que Dieu l'avait fait partout triompher dans le Christ, et que la terre entière avait connu ces triomphes. Ayant dit de lui de si grandes choses, il se pose maintenant une difficulté : «Commencerions-nous encore à nous recommander nous-mêmes ?» Voici ce qu'il entend par là : – Qu'est ceci ? objectera-t-on peut-être; en parlant de la sorte, ô Paul, vous faites votre éloge. – Pour détruire ce soupçon, il s'exprime ainsi : Ce n'est pas ce que nous voulons, nous n'avons pas l'intention de nous exalter et de nous enorgueillir. Loin d'avoir besoin de lettres de recommandation auprès de vous, nous déclarons que vous nous tenez lieu de lettre : «Notre lettre, c'est vous.» Qu'est-ce à dire ? Si j'avais besoin de recommandation auprès des autres, c'est vous que je produirais comme ma lettre. Cela rappelle ce qu'il avait antérieurement dit : «Vous êtes vous-mêmes le titre authentique de notre apostolat.» (I Cor 9,2) Il ne s'exprime plus de la même manière; on sent ici une pointe d'ironie, qui donne plus de stimulant au discours : «Aurions-nous donc besoin de lettres de recommandation auprès de vous ?» Faisant allusion aux faux apôtres, il poursuit : «A l'exemple de quelques-uns, ou bien serions-nous obligés de vous en demander,» pour nous accréditer auprès des autres. Comme ce langage est assez vif, l'Apôtre s'empresse de le mitiger par les paroles suivantes : «Vous êtes vous-mêmes notre lettre écrite dans nos cœurs, et que tous les hommes peuvent lire; car il est manifeste que vous êtes la lettre du Christ.»

Ce n'est pas là seulement un témoignage d'affection, c'est encore un hommage à la vertu; c'est leur dire, que par leurs bonnes œuvres, ils font ressortir à tous les yeux là dignité de leur maître. Telle est la signification de ce mot : «Vous êtes vous-mêmes notre lettre.» Ce qu'une lettre aurait fait en nous recommandant, en nous conciliant le respect, vous le faites par vos actions et par vos paroles. Un maître est plus honoré même et mieux recommandé par la vertu de ses disciples, qu'il ne le serait par une lettre quelconque. «Ecrité dans nos cœurs.» Elle est connue de tout le monde; car nous vous portons avec nous partout où nous allons; vous êtes toujours présents à notre pensée. C'est comme s'il disait : Vous êtes notre recommandation auprès des autres, vu que nous vous avons sans cesse dans notre cœur, et que nous prêchons devant tous vos bonnes œuvres. Recommandés ainsi par vous, nous n'avons aucun besoin de vos lettres; vous aimant d'une tendre affection, nous n'avons pas davantage besoin d'être recommandés auprès de vous. C'est à des inconnus qu'on se fait recommander par des lettres. Quant à vous, nous vous avons dans notre âme. – Ils n'y sont pas simplement, ils y sont «gravés,» de sorte qu'ils ne peuvent pas en être effacés. – On ne

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

saurait ignorer ce qu'on lit dans une lettre; ceux qui lisent dans notre cœur ne sauraient non plus ignorer l'ardente charité que nous avons pour vous.

2. Le propre d'une lettre est de m'apprendre qu'un tel est mon ami; je le reconnais sans peine; mais votre charité suffit pour me tout révéler. Si je me rends auprès de vous, des recommandations étrangères me sont inutiles; votre amour les a déjà remplacées; si je me rends auprès des autres, elles n'ont pas plus d'utilité, c'est mon amour alors qui les remplace; j'emporte constamment la lettre dans mon cœur. – Il se hâte de les élever encore plus haut, en déclarant qu'ils sont la lettre du Christ lui-même : «Il est manifeste que vous êtes la lettre du Christ.» Ces paroles lui fournissent l'occasion d'examiner les dispositions de la loi; c'est un début dont il s'empare. Ils sont sa lettre dans un autre sens. D'abord il les désignait par cette image, pour montrer qu'ils lui servaient de recommandation; et maintenant il les appelle la lettre du Christ, pour dire qu'ils ont la loi de Dieu gravée en eux-mêmes. – Ce que Dieu voulait manifester à tous et spécialement à vous, il l'a gravé dans vos cœurs. Or, c'est nous qui vous avons disposés à recevoir ces divins caractères. Ce que Moïse fit par rapport aux tables de la loi, nous l'avons fait par rapport à vos âmes. La lettre est écrite a par notre ministère.» L'auteur ne diffère pas essentiellement : d'un côté, c'est Dieu; de l'autre, c'est l'esprit. En quoi consiste la différence ? «Ecrité non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant; non sur des tables de pierre, mais sur les tables sensibles de vos cœurs.» Autant donc l'Esprit diffère d'une encre matérielle, et le cœur humain d'une froide pierre, autant l'une de ces lois diffère de l'autre, autant différent aussi les ministres de la première et de la seconde.

Comme Paul a donc paru s'élever par de telles paroles, de même il s'abaisse aussitôt : «Cette confiance, nous l'avons en Dieu par le Christ.» Il rapporte de nouveau tout à Dieu; le Christ pour nous est l'auteur de toutes ces choses : «Ce n'est pas que nous puissions avoir une seule pensée de nous-mêmes et comme par nous-mêmes.» Il prend encore ses réserves, vous le voyez; car c'est ici, par excellence, la vertu de Paul : je parle de l'humilité. De là vient qu'à peine a-t-il dit quelque chose qui semble le relever, il se montre aussi ingénieux qu'impatient à détruire cette impression avantageuse. C'est ce qu'il fait ici, en disant : «Ce n'est pas que nous soyons capables d'avoir une seule pensée de nous-mêmes et comme par nous-mêmes.» Quand j'ai dit : «Nous avons confiance;» j'étais loin de prétendre qu'une chose vienne de nous et qu'une autre vienne de Dieu; c'est à lui seul que je rapporte tout : «Si nous suffisons à quelque chose, cela vient de Dieu, qui nous a rendu capables d'être les ministres du Testament nouveau.» Ce que signifie le mot «capables» se comprend : Il nous a mis en état de remplir ce ministère. Or, ce n'est pas une chose de peu d'importance, d'être chargé de porter à l'univers de telles tables, un tel écrit; les anciens n'avaient rien de comparable. Aussi l'Apôtre distingue-t-il immédiatement entre la lettre et l'esprit. – Mais quoi ! l'ancienne loi n'était-elle pas spirituelle ? Aurait-il dit sans cela : «Nous savons que la loi est spirituelle.» (Rom., 7,14) – Elle était spirituelle, à la vérité, mais elle ne communiquait pas l'esprit. Moïse apporta simplement la lettre, tandis que nous avons mission de donner l'esprit.

De là vient que Paul ajoute cette explication : «La lettre tue, l'esprit vivifie.» Ce n'est pas sans intention qu'il parle de la sorte; il désigne ceux qui se prévalaient des institutions judaïques. Par lettre il entend ici la loi, qui frappait les prévaricateurs; par esprit, la grâce du baptême, qui rappelle à la vie les hommes, dont le péché a causé la mort. Après avoir établi cette différence entre la nature des deux tables, il ne s'arrête pas là; il va plus loin, il la développe encore davantage, pour mieux saisir l'âme de l'auditeur; il considère la loi nouvelle sous le double rapport de l'utilité et de la facilité. Elle n'impose pas un labeur pénible, dit-il, et cependant elle nous donne une plus grande grâce. Si, parlant du Christ, il fait surtout ressortir ce qui vient de sa bonté plutôt que de notre mérite, quoiqu'il ne les sépare pas, beaucoup plus le devait-il en parlant du Testament. Que signifie donc cette parole : «La lettre tue ?» Il l'avait insinué déjà en mettant en parallèle les tables de pierre avec celles du cœur; mais il ne semblait pas encore avoir assez tranché la différence. Ce qu'il ajoutait concernant les caractères matériels ou l'encre, par opposition avec l'esprit, n'était pas même assez frappant, n'excitait pas assez les âmes. C'est pour cela qu'il prononce ce dernier mot, capable de leur donner des ailes : «La lettre tue, l'esprit vivifie.»

3. Qu'est-ce à dire, encore une fois ? Sous la loi, qui pèche est puni : désormais le pécheur qui s'approche du baptême est justifié; devenu juste, il vit, se trouvant affranchi de la mort du péché. Si la loi met la main sur un homicide, elle le fait mourir : la grâce ne l'entreprend que pour l'éclairer et le vivifier. Et que dis-je, un homicide ? Quelqu'un avait ramassé du bois le jour du sabbat, la loi s'en empare et le lapide : «La lettre tue.» La grâce saisit, sans compter, des voleurs et des homicides, les baptise, et les délivre ainsi de leurs funestes iniquités : «L'esprit vivifie.» L'une fait passer de la vie à la mort, l'autre appelle de la

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

mort à la vie. «Venez à moi, dit la seconde, vous tous qui succombez sous le fardeau, et je vous ranimerai,» bien loin d'augmenter votre peine. (Mt 11,28)

Dans le baptême, les péchés sont ensevelis, le passé disparaît, l'homme est vivifié, et toute grâce est inscrite dans son cœur comme sur une table. Reconnaissez là le pouvoir de l'Esprit saint. A quel point ses tables sont supérieures à celles de l'ancienne loi ! Il accomplit même une chose supérieure à la résurrection. La mort dont il délivre, en effet, est autrement terrible que l'autre, tout comme l'âme l'emporte sur le corps; et la vie qu'il donne agrandit et soutient l'autre. Or, s'il peut donner celle-là, à plus forte raison celle qui est moindre; les prophètes donnaient celle-ci, mais non la précédente : personne ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu. Ce n'était pas même sans le secours de l'Esprit que les prophètes rendaient la vie ordinaire.

Ce qu'il y a de merveilleux, ce n'est pas seulement qu'il vivifie, c'est encore et surtout qu'il donne ce pouvoir aux autres. «Recevez l'Esprit saint;» disait le divin Maître. (Jn 20,22) Pourquoi ? Cela n'était-il pas possible en dehors de l'Esprit ? Dieu veut ainsi nous montrer que cet Esprit a l'autorité suprême, l'essence divine, le pouvoir souverain; aussi poursuit-il en ces termes : «Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis, ils seront retenus à ceux à qui vous les aurez retenus.» Puisqu'il nous a vivifiés, demeurons dans la vie, ne retombons pas dans notre mort antérieure; car «le Christ ne meurt plus.» (Rom 6,10) S'il est mort, c'est une fois, à cause du péché. Or, il ne veut pas que la grâce soit tout dans l'œuvre de notre salut, il en résulterait que nous serions dénués de tout bien; et c'est pour cela qu'il exige notre concours. Contribuons-y donc en gardant notre âme vivante. Ce qu'est la vie de l'âme, vous l'apprendrez par celle du corps. Nous disons que le corps vit quand il se meut d'un mouvement libre et régulier. Lorsqu'il gît sans aucune force ou qu'il se meut d'une manière irrégulière, il a beau paraître vivre et marcher, une telle vie est plus triste et plus pénible qu'une mort quelconque. S'il fait entendre des paroles qui n'ont pas de sens et qui ressemblent à celles des frénétiques, s'il voit une chose pour l'autre, il est encore dans un état plus déplorable que celui des morts. Il en est de même de l'âme : n'a-t-elle rien de sain, semblerait-elle vivre, elle est frappée de mort; elle ne voit pas l'or ce qu'il est, elle y voit quelque chose de grand et de précieux; elle ne pense pas aux choses futures, elle rampe dans le présent; elle agit d'une façon, croyant agir d'une autre.

Comment est-il évident que nous avons une âme ? N'est-ce pas d'après ses énergies ? Lors donc qu'elle n'agit pas selon sa nature, n'est-elle pas frappée de mort ? Si je vous vois, par exemple, n'ayant aucun souci de la vertu, plongé dans la convoitise et le désordre, puis-je bien affirmer que vous avez une âme ? Est-ce parce que vous marchez ? Mais les animaux sans raison marchent aussi. Est-ce parce que vous mangez et buvez ? Ils ont ce même avantage. Peut-être serait-ce parce que vous êtes droit et sur deux pieds ? Cela me montrerait tout au plus que la bête est revêtue d'une forme humaine. Comme tout le reste la manifeste en vous, et non l'attitude, vous me causez du trouble et de l'effroi; c'est un monstre que je crois apercevoir. Si je voyais une bête sauvage parler comme un homme, je ne dirais pas pour cela qu'elle est un homme; j'y verrais au contraire un degré de plus de bestialité, un monstre plus effrayant que les autres. D'où pourrait me venir la conviction que vous avez une âme humaine, lorsque vous frappez du pied comme les ânes, que vous êtes vindicatif comme un chameau, que vous mordez comme un ours, que vous montrez la violence du loup et les ruses du renard, que vous avez la marche tortueuse du serpent ou l'impudence du chien ? Comment, encore une fois, puis-je savoir que vous avez une âme d'homme ? Voulez-vous que je mette sous vos yeux une âme morte en face d'une âme vivante ? Parlons encore ici des personnages de l'antiquité; faisons comparaître, si vous le voulez, ce riche qui méprisait Lazare; nous comprendrons alors ce que c'est que la mort de l'âme. Son âme était réellement morte, et ce qu'il faisait le montre assez; il n'accomplissait rien de ce qui touche à l'âme, sa seule occupation était de manger, boire et chercher en tout le plaisir.

4. Tels sont encore aujourd'hui les hommes impitoyables et cruels; leur âme est morte comme était celle de ce riche. Toute cette chaleur qui vient de l'amour envers le prochain est éteinte, et l'âme est plus enfoncée dans la mort que ne l'est un corps privé d'âme. Il n'en était pas ainsi du pauvre; il brillait sur la plus haute cime de la philosophie. Quoiqu'il fût en butte aux continuels assauts de la faim, quoiqu'il n'eût pas même la nourriture nécessaire, il ne prononça pas le plus léger blasphème contre Dieu, il supportait tout avec générosité. Or, ce n'est pas là le signe d'une âme ordinaire, c'est la preuve la plus éclatante d'un caractère sain et vigoureux. Quand cela fait défaut, c'est évidemment parce que l'âme elle-même est morte. Est-ce qu'elle n'est pas morte en vérité, je vous le demande, cette âme que le diable envahit, la frappant sans relâche, la déchirant à belles dents, la foulant avec rage à ses pieds, tandis

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

qu'elle ne sent rien et qu'elle ne pousse pas même un soupir, alors qu'on lui ravit toute sa substance ? L'ennemi ne cesse de l'outrager; elle demeure immobile, elle ne trahit aucune émotion, elle est comme un corps que l'âme a quitté. Dès que la crainte de Dieu n'est plus là vigilante et sur ses gardes, cet état ne doit plus étonner, il est nécessairement plus déplorable que la mort même. En effet, l'âme ne se résout pas en pourriture ou bien en poussière, comme le corps; elle devient quelque chose de plus repoussant, la proie de l'ivresse, de la colère, de la cupidité, des affections illégitimes, de toutes les mauvaises passions.

Si vous désirez mieux connaître l'infection qu'elle répand, prenez une âme pure, et vous saurez alors parfaitement combien est repoussante cette âme honteuse et dégradée. Vous ne pouvez pas maintenant vous en rendre compte; habitués que nous sommes à ces détestables odeurs, nous n'en sommes plus impressionnés. Que la parole spirituelle devienne notre aliment, et nous comprenons bientôt ce qu'il y a là de funeste, bien que cela paraisse indifférent au grand nombre. Je ne parle pas encore de l'enfer; n'examinons, si vous y consentez, que les choses présentes, et voyons à quel point, je ne dis pas l'action honteuse, mais le propos déshonnête encourt la risée et même la honte : celui qui le profère se souille lui-même comme s'il rejetait l'ordure de sa bouche. Si le vomissement est tellement hideux, que ne doit pas être celui dont il est ici question ? «La bouche parle de l'abondance du cœur.» (Mt 12,34) Mais ce n'est pas uniquement ce que je déplore, je déplore encore et surtout que plusieurs ne voient rien là de honteux. Voilà ce qui grossit le torrent du désordre : nous commettons le péché sans penser que nous sommes pécheurs. Voulez-vous savoir quel mal c'est de tenir des discours déshonnêtes ? Observez la confusion dont votre impudence couvre vos auditeurs. Quoi de plus vil, quoi de plus méprisé qu'une langue impure ? Ceux qui tiennent de tels propos se mettent eux-mêmes au rang des histrions et des courtisanes. Je me trompe : celles-ci montrent quelquefois plus de pudeur que vous. Comment vous serait-il possible de former votre femme à la modestie, quand, par de semblables discours, vous lui donnez des leçons d'impureté ? Mieux vaudrait exhaler la puanteur que des paroles obscènes.

Et maintenant, si votre bouche est affectée d'une pareille infirmité, vous n'êtes pas admis à la table commune : comment se fait-il donc qu'avec une telle puanteur dans l'âme vous osiez participer aux divins mystères ? Qu'un serviteur vint à placer sur votre table un vase impur, vous le chasseriez aussitôt en le frappant même de la verge; et, quand vous avez Dieu sur sa propre table, puisqu'il a fait que notre bouche, par l'Eucharistie, devienne sa table, ne pensez-vous pas allumer son courroux, je vous le demande, en prononçant des paroles plus dégoûtantes que le vase le plus impur ? Comment cela est-il possible ? Rien n'irrite cet être si saint et si pur, comme de semblables paroles; rien ne pousse l'homme à la témérité, ne le jette dans l'impudence, comme de les proférer ou de les entendre; rien n'attaque l'essence même de la modestie, comme le feu qu'elles excitent. Dieu a déposé dans votre bouche un suave parfum; et vous la faites servir d'instrument à des paroles dont l'odeur est plus insupportable que celle d'un cadavre : ainsi votre âme est frappée de mort, rendue complètement insensible. Quand vous outragez quelqu'un, ce n'est pas votre âme qui parle, c'est la fureur; dans les propos obscènes, ce n'est pas l'âme non plus, c'est l'impudicité; dans les détractions, c'est l'envie; dans vos insidieuses manœuvres, c'est la cupidité. Là vous ne voyez plus l'âme, vous ne voyez plus que ses passions et ses infirmités. Comme le corps ne se corrompt que sous l'influence de la maladie et de la mort qui l'envahissent, l'âme dépérit aussi sous l'action des vices qui lui surviennent.

Voulez-vous entendre le cri d'une âme pleine de vie, écoutez l'Apôtre : «Ayant de quoi manger et nous couvrir, nous ne demandons pas autre chose ... C'est un grand gain que la piété ... Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.» (I Tim 5,6-8; Gal 6,14) Ecoutez encore Pierre : «Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne.» (Ac 3,6) Ecoutez Job rendant grâces à Dieu et disant : «Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a retiré.» (Job 1,21) Voilà le langage d'une âme vivante et qui déploie sa propre énergie. Jacob disait de même : «C'est assez que le Seigneur me donne du pain à manger, un vêtement pour me couvrir;» (Gen 28,20) et Joseph : «Comment me rendrai-je coupable de cette mauvaise action et pécherai-je devant Dieu ?» (Ibid., 39,9) Ainsi ne parlait pas l'Égyptienne; elle proposait le mal sans pudeur, comme dans l'accès de l'ivresse et du délire. Le sachant, imitons l'âme vivante, fuyons celle qui git dans la mort, afin que nous possédions aussi la vie future. Pussions-nous l'obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur, aux siècles des siècles. Amen.